

ALAIN
ROUQUIÉ

L'appel
des Amériques

SEUIL

L'Appel des Amériques

Alain Rouquié

L'Appel des Amériques

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143177-3

© Éditions du Seuil, février 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Sommaire

Introduction : L'Amérique latine revisitée	11
--	----

Première partie : Parcours

Chapitre 1. Les racines et les rêves.....	17
Entre histoire et géographie	22
Le vert et le noir	26
Des sociétés rêvées.....	31
Choisir tout	38
« Porter sa vue au loin ».....	50
Chapitre 2. À première vue.....	53
Un voyage initiatique	54
Aux confins de l'Occident	58
Pétrole et politique.....	73
Trois mille ans d'histoire	85
Si loin, si proche.....	90
Chapitre 3. La raison comparative	93
Le temps des casernes.....	97
Systèmes prétoriens et conjoncture extérieure.....	112
Le poids de l'héritage	124
La cause de l'État	128

Réversibilité de l'État fort.....	133
Le temps des bilans	139

Seconde partie : Bilans

Chapitre 4. Un horizon démocratique	147
La souveraineté du peuple	148
Suffrage et civilisation	154
Patrons et clients.....	159
Races, classes et inégalités	163
Le réveil des démocraties	170
Une longue marche vers la citoyenneté	175
Vieux démons et nouveaux modèles.....	188
Chapitre 5. Des émergences permanentes.....	199
Miracles et mirages.....	201
Le vol de la poule	209
Un modèle dans l'impasse	214
Le plafond de verre	222
Un désir d'Occident.....	230
Le malheur latino-américain	239
Épilogue : Un continent indispensable.....	247
La terre des malentendus.....	248
Des hybrides féconds.....	259
L'idiot régional ou la preuve par les Amériques	266
Références bibliographiques	271
Remerciements.....	279

« Sans quitter d'une semelle l'Extrême-
Occident d'une aventure secrète. »
Aragon, *Le Paysan de Paris*.

Introduction

L'Amérique latine revisitée

La liste est longue des auteurs de sciences sociales qui, au tournant de leur vie et de leurs œuvres, se sont penchés sur leur pratique disciplinaire. Ils ont examiné leur « métier d'historien », se sont interrogés sur « l'histoire pour quoi faire », se sont expliqués sur la manière dont on devient ethnologue. Politologue, mon ambition est beaucoup plus modeste. Je ne prétends nullement défendre et illustrer une science sociale qui est globale par nature, mais n'existe que par son objet : le pouvoir. Un collègue allemand qui ne manquait pas d'humour disait des politistes que, s'ils avaient su davantage de géographie, de sociologie et d'histoire, ils auraient sans doute choisi un autre domaine de connaissance. Aussi n'est-ce pas sur la discipline à laquelle je me rattache que j'ai cru utile de faire porter ma réflexion, mais sur l'aire géographique à laquelle j'ai consacré mes recherches et à peu près toute mon activité professionnelle pendant un demi-siècle : l'Amérique latine.

Des amis latino-américains, des collègues et des journalistes m'ont souvent demandé comment et pourquoi j'avais choisi de consacrer mon existence à tenter de déchiffrer et de comprendre des pays d'un continent lointain avec lequel je n'avais au départ aucune attache familiale, affective ou intellectuelle.

Ce choix leur a toujours semblé étrange, et il l'était à coup sûr lorsque je l'ai opéré. Il était alors respectable, en effet, d'être sinologue, islamologue et même africaniste du présent mais l'« américain » ne pouvait sans déchoir qu'étudier les cultures précolombiennes ou les tribus autochtones. Quand des voix autorisées parlaient des « peuples américains », il ne s'agissait pas des Mexicains ou des Brésiliens, mais des Onas, des Apaches ou des Jivaros. À ces interrogations parfois ironiques ou apitoyées – un journal du soir français ne m'a-t-il pas qualifié amicalement de « latino de carrière » –, j'ai pendant longtemps répondu par le silence ou par des boutades. Mais peu à peu, trop tardivement sans doute, je me suis aperçu que moi-même je ne m'étais jamais posé la question et que par suite je n'avais pas de réponse à apporter.

Tenter de répondre à cette interrogation personnelle est le sujet de ce livre. Ce n'est pas pour autant un livre de Mémoires, bien que je sois arrivé à l'âge où l'on regarde, dit-on, en arrière pour savoir qui on est. Il s'agit bien plutôt d'un exercice de mémoire. Il m'a semblé pertinent, en effet, de retracer mon parcours personnel parce qu'il a accompagné les évolutions politiques et sociales des pays d'Amérique latine auxquels je me suis consacré pendant dix lustres. Il peut aussi contribuer à éclairer les changements intervenus dans l'image, le rôle et le statut international des États du continent latin sur la même période.

M'interroger sur ma vocation américaniste ne relève donc pas de la « recherche de soi », même si le prisme personnel permet justement de prendre ses distances et de se remettre éventuellement en question. Je continue à penser que les découvertes valent mieux que les souvenirs. Bilan ou rapport d'étape, j'ai voulu, en revisitant cette région à travers mes voyages, mes séjours sur le terrain et mes propres travaux, prolongés, élargis aux questions d'aujourd'hui, comprendre si ce que j'écrivais

autrefois sur la valeur heuristique des recherches sur l'Amérique latine contemporaine relevait de l'illusion légitimante ou éclairait bel et bien la réalité¹.

Quand j'ai fait le choix des Amériques, l'air du temps était au romantisme révolutionnaire. La France s'ennuyait déjà, et les admirateurs de la lutte armée émancipatrice et du militarisme castriste prétendaient « divorcer d'ici pour épouser ailleurs ». Ce qui n'était pas une stratégie matrimoniale. Au contraire, j'aspirais plutôt à « aller ailleurs pour comprendre ici ». Car l'importance de ce continent ne me semblait procéder ni de ses « bons sauvages » ni des « bons révolutionnaires », mais de son caractère hybride. N'étant ni l'Europe ni le tiers-monde, ces pays dits « en voie de développement », aujourd'hui émergents, partageaient, qu'on le veuille ou non, malgré leur caléidoscope ethnique et leur nature métisse, nos problématiques et nos aspirations. Ce qui en faisait une région clé pour la connaissance du politique en Occident. Que nous a appris l'Amérique latine contemporaine à cet égard, non seulement sur la singularité et le caractère exceptionnels de ses systèmes politiques et sociaux, mais au-delà, sur nous et sur le monde ? Une preuve par l'Amérique latine permet d'éclairer bien des phénomènes politiques. Et « penser le monde » depuis ce continent est loin d'être une absurde et vaine gageure.

Ce livre s'ouvre sur le parcours complexe, sinueux, parfois chimérique qui m'a conduit depuis l'adolescence à l'Amérique latine contemporaine et à l'analyse politique. Il révèle à mes lecteurs bienveillants « d'où je parle », comment je me situe. Je n'ai jamais cru que le plus rigoureux, honnête et exigeant des

1. Cf Alain Rouquié, *Amérique latine. Introduction à l'Extrême-Occident*, Paris, Seuil, 1987, p. 9-10.

scientifiques sociaux n'appartenait à aucune classe ni à aucun pays. Je me suis attardé ensuite sur ma première rencontre avec ce continent dans sa diversité contradictoire. Le coup de foudre soigneusement préparé en amont était au rendez-vous. Il m'apporta, outre une passion au long cours, mes premiers et durables sujets de recherche comparative. C'est pourquoi je reviens dans ce livre-trajectoire sur les circonstances, stratégies et résultats de certains de mes travaux. J'ai appliqué aussi les hypothèses d'hier au temps présent et posé les questions d'aujourd'hui au passé. J'ai examiné la cohérence et la logique de ces recherches en suivant un fil conducteur qui m'a mené de l'instabilité pré-torienne au mystère de la démocratie représentative en passant par la densité de l'État. Dans une seconde partie, j'ai cru utile de dresser un bilan critique, provisoire et personnel du développement politique et de la singularité des régimes démocratiques latino-américains tels que je les vois aujourd'hui. Enfin, en un ultime chapitre, j'aborde une question qui hante les Amériques autant que les américanistes, celle du « rattrapage » des pays développés, entre progrès inéluctables, miracles conjoncturels et fatalité accablant les Sisyphe du Nouveau Monde.

Première partie

Parcours

Chapitre 1

Les racines et les rêves

Rien dans mes origines géographiques et familiales ne me destinait à m'intéresser au Nouveau Monde. Natif d'horizons bornés dans les vieilles terres des Causses et des Cévennes, je ne pouvais guère y sentir l'appel du grand large. Ma jeunesse s'est déroulée dans une petite ville de la vallée du Tarn, dominée par les sévères murailles de plateaux sombres. Millau était alors à onze heures de train de Paris et à trois ou quatre heures de la Méditerranée. L'hymne local en langue d'oc dit que Millau (selon la graphie occitane) est situé dans un « trou », mais « fort joli quand le soleil y brille ». C'est aussi une sous-préfecture méridionale, isolée du Languedoc viticole par le causse du Larzac, où on ne croise guère que des moutons, des buis et des genévriers, et qui est plus connu pour ses champs de manœuvres militaires que pour ses bergeries couvertes de lauze et ses villages fortifiés. Millau était alors le chef-lieu prospère d'une région pauvre. Elle avait été dans l'Antiquité gallo-romaine, sous le nom de Condatomag, une capitale mondiale des céramiques sigillées avant de devenir la cité du gant et de la peausserie.

Au xx^e siècle, ma ville natale apparaissait comme le symbole même de la province profonde : une ville monoproductrice, vouée à des activités anciennes et à demi artisanales dans un

département rural. La littérature sans compassion s'en était même emparée. Millau ou la province caricaturale. Le héros de *La Motocyclette*¹, d'André Pieyre de Mandiargues, Raymond Nul, renie Millau, car « c'est aux héroïnes des légendes germaniques qu'il pensait précisément, par contraste avec ses sœurs ou ses cousines de Millau, dont il parlait comme de servantes ». Il est vrai que Millau n'était pas synonyme de douceur de vivre et n'évoquait rien des charmes de l'oisiveté. Dans cette ville ouvrière, le paysan n'est jamais loin. Beaucoup de familles possédaient alors, outre un jardin potager, une vigne sur les coteaux pentus du « Pays maigre », le bien nommé, où le sol compte plus de pierres que de terre.

Millau, en fait, ne sera connu de notre siècle que par ses embouteillages monstres sur la route des vacances. À l'heure de l'exode estival, des vagues motorisées venues du Nord descendaient dans le « trou », pare-chocs contre pare-chocs, pour remonter ensuite sur le plateau par une fort belle route en lacets. Celle-ci avait eu son heure de gloire quand un militant écologiste venu d'ailleurs avait entrepris de démonter un restaurant de fast-food qui dominait la ville, au nom de la lutte contre la « malbouffe ». Si certains reniaient Millau, les Ponts et Chaussées se mirent en devoir de le faire oublier. On fit donc sauter le verrou de cette agglomération si mal placée en construisant un superbe viaduc blanc dessiné par une star de l'architecture. Désormais, on ne s'arrête plus à Millau malgré ses belles places ombragées de platanes, son beffroi octogonal qui domine le plan romain de ses rues étroites et l'étrange clocher de Notre-Dame-de-l'Espinasse. La voie rapide passe directement d'un plateau à l'autre sans descendre dans la vallée. Les

1. André Pieyre de Mandiargues, *La Motocyclette*, Paris, Gallimard, 1963, p. 81.

migrations héliotropiques ignorent tout de ce qui les retarderait sur le chemin de l'évasion.

Mais les fils de cette région pauvre ont eux aussi emprunté ces routes, souvent en sens inverse, à la recherche de leur avenir. Ni dans le calcaire des cavernes et des avens ni dans les terres siliceuses du Lévézou ou du Ségala, l'opulence n'est au rendez-vous. Les jeunes des villages environnants, au sortir du certificat d'études primaires, aspiraient à « entrer au gaz, à l'électricité, au train ». C'était souvent aussi dans la police, l'armée ou l'Église qu'ils trouvaient leur salut. Car les vocations ne manquaient pas dans le Sud-Aveyron, même à Millau, qui fut pourtant, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, une place forte protestante. Et je dois confesser qu'il n'est guère de pays où j'ai séjourné sans y rencontrer des prêtres originaires de la région. L'un d'eux était même évêque dans un État du nord du Brésil.

C'était moins les enfants en surnombre que l'absence d'emplois et de terres cultivables qui provoquaient cet exode. On ignore d'ailleurs souvent que les « bougnats » et autres limonadiers parisiens, indûment baptisés « Auvergnats », étaient généralement originaires du Rouergue. Paris, a-t-on pu dire, est « la plus belle conquête des Aveyronnais » (Éric Hazan). Mais il y avait également, pour ceux qui avaient eu la chance d'aller au lycée ou de s'échapper du grand séminaire, le salut par les diplômes. Et là encore, c'était la fonction publique qui fournissait l'essentiel des débouchés. Dans ma génération, Millau a donné à l'État de nombreux enseignants, des magistrats, des officiers supérieurs et même des diplomates qui savaient, tout comme leurs compatriotes cafetiers, pratiquer l'art de bien recevoir, mais cette fois au nom de la France.

De fait, si l'on observe les succès millavois dans le vaste monde et dans la capitale en particulier, on peut même y trouver de quoi riposter au mépris arrogant dont fait preuve le

personnage de Mandiargues, et notamment des femmes qui ont fait rêver le Tout-Paris des arts et des intrigues. Ainsi Emma Calvé, soprano adulée du monde entier qui s'illustra sur toutes les grandes scènes lyriques, ainsi Domenica Walter-Guillaume, née sous le nom plus plébéen de Juliette Lacaze, sensuelle séductrice aux yeux verts (selon son portrait par Derain), veuve joyeuse dit-on, successivement de Paul Guillaume, célèbre critique d'art, et de Jean Walter, propriétaire des mines de plomb et de zinc de Zelligidja, ne le cédaient en rien aux héroïnes dont rêvait Raymond Nul.

Pour ce qui me concerne, cependant, je ne trouvais guère, du côté des célébrités millavoises, de quoi alimenter mes rêves d'exotisme. Aucun de mes compatriotes du passé n'avait exploré les Amazones ni mesuré le méridien ou franchi l'équateur. Le seul écrivain connu de ces terres peu libérales était le vicomte Victor de Bonald, penseur, comme le Savoyard Joseph de Maistre, du traditionalisme catholique, mais moins bon écrivain que lui. Nos grands noms militaires ou civils penchaient en majorité aussi vers les extrêmes du conservatisme, ainsi Michel Clausel de Coussergues. Rallié à l'armée de Condé contre la Révolution avant de se retrouver à la « Chambre introuvable » de 1815, cet ultra-légitimiste récusait Louis-Philippe en 1830. On peut dire que nos grands hommes n'ont jamais voyagé plus loin que Coblenz. Même si Clausel de Coussergues s'est, lui, intéressé à l'Espagne et au rétablissement de l'absolutisme de droit divin au sud des Pyrénées dans ses *Quelques considérations sur la révolution d'Espagne*.

Ce ne sont donc pas de telles lumières locales qui pouvaient stimuler ma curiosité, m'ouvrir à d'autres mondes – différents et éloignés. Certes Millau était riche de deux ponts sur le Tarn, de deux cinémas et de deux librairies. La Maison du Peuple, située en face d'un maréchal-ferrant et d'un tapissier, offrait

Autoritarismos y democracia. Estudios de política argentina
Buenos Aires, Edicial, 1994

Le Brésil au XXI^e siècle
Naissance d'un nouveau grand
Fayard, 2006

À l'ombre des dictatures
La démocratie en Amérique latine
Albin Michel, 2010

Le Mexique, un État nord-américain
Fayard, 2013

Le Siècle de Perón
Essai sur les démocraties hégémoniques
Seuil, 2016

Direction d'ouvrage

Les Partis militaires au Brésil
Presses de la FNSP, 1980

La Politique de Mars
Les processus politiques dans les partis militaires
Le Sycomore, 1981

Argentina hoy
Mexico, Siglo XXI, 1982

La Démocratie ou l'Apprentissage de la vertu
Métailié, 1985

Les Forces politiques en Amérique centrale
Khartala, 1991

François Mitterrand et l'Amérique latine (1971-1995)
Seuil, « Le Genre humain », 2017